

## Désert

Au désert, Satan tente le Christ (Matthieu, 4, Luc, Milton),  
saint Antoine se heurte à ses visions,  
le Petit Prince rencontre le serpent :  
le désert est un état du désir, le lieu de sa mutation.

De l'île déserte

qui rend à l'homme le sens de sa fécondité individuelle (Defœu)  
jusqu'à au désert-miroir

qui passe à l'extrême la pâtie des ruines (Leopardi, Frisch, Chodolenko),  
il marque l'abolition des formes et des liens :

le délire n'est qu'un aspect

de cette confrontation au néant (Maupassant, V. Woolf).

Le dégoût de la civilisation,

de soi et de toute vie

s'y traduit par la nausée (Sartre)

ou l'ennui (T.S. Eliot).

La rencontre avec le rien provoque un vertige horizontal  
sans possibilité de chute (Mallarmé).

Le rien dévoilé de saint Jérôme devient la ville,  
désert d'hommes (Rousseau, Pouchkine, Meyrink)

où l'individu, proie sans chasseur,

traverse la nuit terrifiante (F. Thompson, Lovecraft).

Jean-Baptiste passe du désert au puits asséché ;

exaltation,

effondrement halluciné

qui s'annule dans

l'apathie sans base ni écho<sup>†</sup> (Flaubert);

l'élan,

le labyrinthe, le temple sont,

comme l'oasis,

simples mirages.

La quête s'est enlisée (Browning)

dans la boue d'un ennui torride.

L'antivoyage maintient ainsi le voyageur immobile (Melville)

comme un bateau peint sur un océan peint<sup>†</sup> (Coleridge),

et c'est Notre-Dame des Douleurs

ou des Caprices

qui règne sur la cité ensablée (De Quincey, R. Haggard).

Le désert marque le désespoir de la virilité.

Fuis, la nature est vide et le néant consume<sup>†</sup> (Baudelaire),

mais que signifie fuir quand l'espace est sans forme ?

Le "nirvāna furibond" (Leconte de Lisle)  
ou se feuille le livre du néant (Casalis, Eioran)

n'est qu'un voile

où le regard se fige (Maeterlinck, 'les Aveugles').

Pour les élus,

il est le cadre d'une traversée (Attar, Spencer, F. Herbert)  
ou de la rencontre du broussin ardent,

du dragon,

de la foudre de la parole,

de l'alliance ;

pour le voyageur,

le cadre d'un jeu avec la nomadisation (Fromentin, Gide) :

mais il marque surtout les incertitudes de l'errance ;

qui s'y installe devient lui-même l'oasis murée ('Bartleby'),

l'inspecteur des ruines (Gogol),

le météore sentimental (Senancour)

d'une immensité qui singe l'infini.

L'ermite et le misanthrope,

las de la jungle,

n'y trouvent que la soif irrémédiable (Anna Karen),

la désertion du sens et de l'âme.

Aussi est-ce à partir du désert (Ungaretti) que se reconstitue le sens de la vraie vie ; non par une révélation mais par la découverte de l'incompréhensible ténacité du désir de vivre (Conrad).

Le fatras d'objets, d'os et de squelettes (Dali, De Chirico), de statues et de mondanités vaines (T.S. Eliot, W. Stevens) fait du désert du monde (Andrevon)

le lieu privilégié du postromantisme, de la désillusion, du stoïcisme retroussé.

Ce n'est pas la nuit noire de l'âme (saint Jean de la Croix) mais sa simple neutralisation (Le Elézio).

Et l'attente des Tartares (Buzzati) n'est que prétexte guerrier à la macération.

Dans la forêt, s'égarer, c'est déjà être en route ; le désert, lui, ne dévoile que le désarroi des civilisations.

Aussi y trouve-t-on (J. Gray) des civilisations de rêve dont l'hospitalité redoutable ne dure qu'un temps ; les dieux du monothéisme sont des dieux du désert (Renan) et du soleil de cruauté (Artaud)

qui n'éclaire que la malignité de la puissance.

La renaissance du thème du désert

prélude au retour de Jéhovah : le désert est la table rase de la Loi.